

Cela part de rien. Il y a des êtres. Ils sont simplement là.

Attendent-ils ou bien savent-ils quelque chose ? Quelque chose qu'ils vont nous révéler, nous apprendre, parce qu'ils sont là devant nous, sans être des personnages. Il faut quatre acteurs nous dit l'auteur : 1, 2, 3, 4. Ils viennent face à nous avec des mots simples mais très vite saisissants. Un reflet du monde nous parvient. Ce qu'ils disent, ce qu'ils décrivent, est comme là sous nos yeux, une mémoire vivante de ce qui nous entoure dans les sociétés occidentales. Le calme semble-t-il... Et puis, tout à côté, ou peut-être même chez nous, tout vacille. L'effroyable au milieu du calme, du banal, arrive et nous frappe ou frappe des innocents, nos proches. Il nous vient alors des images, on se souvient des actes commis dans des lieux publics, une mairie, une classe d'école comme dans *Face au mur* où l'effroi et la violence entrent dans cette banale salle d'école et sèment la terreur. C'est chez nous, dans nos quartiers, dans nos rues, dans nos maisons, que la terreur peut entrer à tout moment. « A l'abri de rien », pourrait être le sous-titre de ces trois pièces courtes. Sortant du théâtre, on nous apprend que pendant que nous étions bien assis confortablement dans nos fauteuils, à deux pas, des êtres sont blessés, peut-être morts.

Ces trois textes avec légèreté, humour et une violence au sang froid nous rappellent que le confort, où le plus grand nombre d'entre nous se repose, nous fait oublier toute une partie du monde. A tout moment, elle peut surgir face à nous, exprimant par n'importe quel moyen son désir de vivre. Exprimant peut-être par l'horreur, l'espoir d'une identité retrouvée.

Si ces actes ne sont pas justifiables, rien ne justifie non plus que nos sociétés modernes ne recherchent pas par de nouveaux chemins une plus grande humanité entre les êtres.

Hubert Colas, autour de sa mise en scène de *Face au mur* de Martin Crimp,
Mars 2006.